

LEIS Derniers Pas

Reynès Monlaur nous donne aujourd'hui le second volume de ce pèlerinage à Jérusalem dont le premier a paru l'année dernière. Ce nouveau volume porte comme sous-titre : "Les derniers pas".

On saisis ici sur le vit ce que je serais tenté d'appeler le procédé de Reynès Monlaur, si l'emploi de ce mot ne semblait impliquer une préoccupation de recherche littéraire qui est assurément très loin de sa pensée : replacer d'abord dans le cadre et le milieu du temps les personnages et les faits qui, à nous ignorants, ne sont connus que par l'Evangile et les montrer ensuite évoluant et se développant dans ce cadre et ce milieu.

ches. Une sécurité divine entre en nous dès les paroles du Seigneur. Elle nous pénètre ; elle atteint jusqu'aux racines mêmes de nos âmes, en face de la vie, en face de la mort. Nous ne pouvons nous arracher à ce silence, à cette ombre, à cette heure, aux pierres rugueuses contre lesquelles notre tête s'abandonne sous les mains invisibles, sous les mains bénissantes du Seigneur. Il a pensé à nous. Il a prié pour nous, au seuil de son agonie, ici, à la place où nous sommes.

A ces pages, je préfère cependant — mais c'est là une préférence toute personnelle dont je dirai la raison tout à l'heure — celles qu'au début du volume Reynès Monlaur consacre au récit de son voyage en chemin de fer de Damas à Jérusalem. A l'imagination le chemin de fer gâte bien un peu la chose ; on n'aime point à penser que la terre de Hus, le pays de Job est aujourd'hui sillonné par des rails, que la voie ferrée longe les bords du lac de Genezareth, et que "les voyageurs pour Tiberiade" doivent descendre à la station d'Es-Jaem seck. Mais Reynès Monlaur nous assure que cet envahissement de la civilisation n'est point par trop sensible, et que le charme de la contrée n'en est point altéré.

Le saisissement d'être là. J'ai mes ces mots, car ils me rappellent — et c'est la cause de ma préférence — l'impression que j'ai éprouvée moi-même, lorsqu'il y a, hélas ! quarante-sept ans, j'ai abordé non pas à Tiberiade, mais à Jaffa. En ce temps là, il n'y avait pas comme aujourd'hui un chemin de fer allant de Jaffa à Jérusalem. Il n'y avait même pas une route carrossable. Il fallait faire la route à cheval, et la journée était longue. Pour la rendre moins fatigante, mon compagnon et moi nous résolûmes de partir le soir même et de nous arrêter en route pour coucher au petit village où la légende a placé le lieu de naissance du bon larron et qu'on appelle, à cause de cela, "El Latroun".

Palestine. Moins heureux que Reynès Monlaur, ma visite au Saint-Sépulchre n'a point remué en moi les profondeurs de la sensibilité. Un sentiment assez mesquin, je le confesse, a dominé : celui de l'humiliation. Car j'ai été humilié dans ma fierté de catholique et même de chrétien de voir des sectes diverses et hostiles se disputant les moindres coins et recoins de l'auguste sanctuaire. Je regardai avec des sentiments de rivalité et presque de haine, se surveillant jalousement et toutes prêtes à se jeter les unes sur les autres au moindre empêtement. J'ai souffert surtout de penser que la présence du Turc était nécessaire pour maintenir l'ordre au pied du Calvaire, et ses airs hautains et dédaigneux m'ont été insupportables. J'ai compris le sentiment qui, avant les divisions de la chrétienté, a entraîné nos pères d'un élan unanime à la conquête ou plutôt à la reprise du Tombeau sacré, et je me suis senti, pendant quelques jours, une âme de croisé.

Et le soir au doux bruit des toiles palpantes Bêver les rêves de Jacob, comme a dit Lamartine, parlait à mon imagination. Tout le jour nous avions suivi, comme le voyageur secouru par le bon Samaritain, "la route qui descend de Jérusalem à Jéricho" et qui conduit à la vallée du Jourdain. Cette route traverse le charmant village de Béthanie. La maison qu'on vous montre est-elle bien située sur l'emplacement de celle qu'habitait Lazare et ses sœurs ?

Le soir, nous arrivâmes aux fontaines d'Elisée et nous dressâmes notre tente au bord du Jourdain. Le Jourdain ! Je me souviens d'avoir éprouvé, lorsqu'il me l'aperçus coulant d'un cours rapide, au travers des tamaris, des acacias et des saules, la même émotion que j'avais ressentie en traversant la plaine de Saaron, avec quelque chose cependant de plus intense. La plaine de Saaron ne paraît pas en effet avoir jamais été visitée par le Christ, tandis qu'il est certain, d'une certitude indubitable, que ses pieds ont maintes fois foulé ces mêmes rives du Jourdain que nous foulons en cet instant.

Je l'avouerais à ma honte, cette impression religieuse est presque la seule dont j'ai gardé le souvenir durant mon court séjour en Palestine. Moins heureux que Reynès Monlaur, ma visite au Saint-Sépulchre n'a point remué en moi les profondeurs de la sensibilité. Un sentiment assez mesquin, je le confesse, a dominé : celui de l'humiliation. Car j'ai été humilié dans ma fierté de catholique et même de chrétien de voir des sectes diverses et hostiles se disputant les moindres coins et recoins de l'auguste sanctuaire.

du moins je passai toute la nuit comme oppressé sous le poids de ces grands souvenirs. Telles sont les deux impressions les plus vives que j'ai ressenties durant mon séjour en Terre Sainte, mais c'est peut-être ma faute. Grâce sans doute à sa fervente piété, Reynès Monlaur y a vécu au contraire dans une extase continuelle. C'est pourquoi je recommande la lecture de ses deux volumes à ceux, et le nombre en est grand chaque printemps, qui entreprennent ce pèlerinage. Avec sa foi ardente et son erudition, Reynès Monlaur sera pour eux le meilleur des guides et ils ne sauraient mieux faire que de mettre leurs pas dans ses pas.

COMTE D'HAUSSONVILLE de l'Académie française.

L'Amie Lointaine

Nous fêtons, entre intimes, la croix de Maxime Garnier, le romancier. Des toasts venaient de lui affirmer notre sympathie, et le héros de la fête, touché de notre sincérité, nous remerciait, très ému. Quelqu'un dit : "Ce qui m'enchantait surtout dans la carrière de Garnier, c'est que jamais elle n'a été avilie par l'intrigue. Alors que tant d'autres se font un nom grâce au concours de la publicité ou au concours d'influences féminines, Garnier, lui, a conquis la notoriété par une tranquille opiniâtreté, qui a forcé tous les obstacles. Maintenant qu'il est classé parmi ceux qu'on ne discute plus, il a le droit d'être fier, car il ne doit son succès qu'à sa volonté et à son talent."

"Mon cher ami, je ne suis pas digne de tous vos compliments. Si j'ai toujours été le contraire d'un arriviste, si j'ai toujours dédaigné l'appui de ces coteries mondaines dont, du reste, je ne méconnaissais pas l'efficacité, c'est cependant à une femme que je dois ma réussite, en somme rapidement. "Je vous surprendrai sans doute en vous révélant que, pendant assez longtemps, ma vocation littéraire ne fut pas très impérieuse. C'est cependant la vérité. Ecrire des vers me semblait un passe-temps — un passe-temps plus agréable qu'une partie de cartes, moins passionnant qu'une partie de chasse. Je travaillais pour mon plaisir, sans espoir ni désir de me faire connaître. Pourtant, ayant un jour envoyé une nouvelle à "l'Eclipse", grand quotidien aujourd'hui disparu, je ressentis une puérile mais vive satisfaction quand je la vis imprimée. Cette satisfaction s'accroît, lorsque, ayant été remercié par le rédacteur en chef de cette feuille accueillante, je m'entendis dire, à mon parfait étonnement, que j'avais du talent. Un bon de caisse de cinquante francs paracheva ma joie.

"De ce moment, je m'astreignis à un labeur régulier, dont le produit augmenta de façon appréciable mes émoluments un peu maigres d'employé de ministère. "Il y avait environ deux ans que je collaborais à "l'Eclipse", lorsque je reçus d'une demoiselle Elisabeth Barniski, de Vienne, une lettre me demandant le droit de traduire un conte... charmant, affirmait ma correspondante, que je venais de publier : Flatte, j'accordais, comme bien vous pensez, l'autorisation sollicitée. Quelque temps après, une seconde lettre m'arriva, accompagnée d'un magazine et d'un mandat-poste de quinze francs. Mlle Barniski m'annonçait que le directeur de la revue avait beaucoup goûté mon œuvre et l'avait payée trente francs. Elle m'en offrait la moitié et espérait que cette rétribution, quoique modeste, me contenterait.

clara que j'étais un devin du plus haut mérite, me confessa qu'elle avait vingt-deux printemps et me reprocha sévèrement mon défaut d'ambition. Je lui avais, en effet, avoué que je ne faisais de la littérature qu'en amateur. Or, elle m'affirma, avec une conviction encourageante, que si j'avais un peu de volonté, un très bel avenir m'était réservé. Et elle ajoutait qu'elle serait très attristée si je ne développais pas, par le travail, les dons que m'avait départis la nature. Je lui répliquai que j'étais trop galant pour vouloir lui causer une peine, même légère, et que, dans le seul but de lui être agréable, j'allais commencer un grand roman, dont le sujet me hantait depuis plusieurs mois. Je lui en exposai l'idée. Elle la jugea intéressante, et m'engagea de m'atteler de suite à la besogne.

"Je peux dire que, si j'ai mené à bonne fin ma première œuvre, "L'Emprise", c'est à Elisabeth Barniski que je le dois. Vingt fois, dans une crise de doute et de paresse, j'aurais tout envoyé promener si je n'avais trouvé dans ses lettres un réconfort qui fut une véritable collaboration. Enfin, mon livre parut et eut un succès honorable. Je l'avais dédié à Elisabeth. Elle fut vivement touchée de cette attention. "Je vous suis redevable d'une grande joie, m'écrivit-elle, et je ne sais comment vous en remercier..." "Je vais vous indiquer un moyen, ripostai-je : envoyez-moi votre photographie.

Quelques jours après je recevais un portrait qui m'arracha un cri d'admiration. Jamais je n'avais vu, jamais je n'avais eu aussi exquise tête de femme... Maxime Garnier s'interrompit, les yeux brillants, comme si le radieux visage lui était apparu... "Je ne perdis pas mon temps en vaines psychologies, en stériles réflexions. J'écrivis à Elisabeth quel sentiment passionné elle m'avait inspiré. Je lui adressai celle de mes photographies où j'étais le plus flatté et lui demandai si elle répugnerait à devenir ma femme... "La réponse me transporta de bonheur... Oh ! ma traductrice ne me tombait pas dans les bras. Mais elle ne disait pas non. Après s'être un peu moquée de mon emballement "bien français", elle me déclarait que je ne lui déplaisais pas. Seulement, elle ajoutait que, pourvue de petites rentes qui la faisaient indépendante, elle était peu disposée, malgré les obligations de sa vieille mère, à renoncer au célibat. En tout cas, elle n'accepterait jamais pour époux qu'un homme célèbre, ou en passe de le devenir. A moi de juger si j'aurais la volonté de la conquérir !... Elle terminait en m'injuriant de lui reparler amour et mariage, tant que je ne me serais pas fait dans la littérature la place qu'elle rêvait pour moi.

"Enthousiasmé, électrisé, je travaillai avec un entrain dont je ne me serais jamais cru capable. En deux ans, je publiai trois romans qui se vendirent assez bien, mais ne me valurent pas la renommée ambitionnée. Et mes lettres étaient pleines de l'amertume de ne pouvoir atteindre au grand succès.

"Il vint tout à coup avec mon roman "Le Renoncement", sur lequel d'ailleurs je ne comptais guère. Vingt éditions s'enlevèrent en moins d'un mois. Les maîtres de la critique me consacrèrent de longs articles. Je fus photographié de face, de profil, de trois quarts, assis, debout, en robe de chambre, en habit, en tenue de ville, ce qui est le signe de gloire... J'adressai à Elisabeth la collection complète des journaux qui s'occupaient de moi, et, conscient de remplir la condition imposée, je réitérai ma demande en mariage. Puis, trop impatient pour attendre la réponse, je pris le train pour Vienne... "52, François-Josephstrasse ! Le cœur me battit lorsque après cinquante heures d'un voyage éreintant, j'arrivai devant la maison de la bien-amée.

"Prévenez Mlle Barniski qu'un monsieur de Paris désire la voir. Dis-je, en mauvais allemand, à la servante qui m'introduisait. Dans le salon où elle m'avait conduit, une surprise m'attendait. Là, sur le piano, une photographie était posée à côté de celle d'Elisabeth. Mais je n'eus pas le loisir de tirer de ce voisinage d'heureuses déductions... Une porte s'ouvrit, et la mère d'Elisabeth parut. Je dis la mère, car il était impossible que la femme qui venait d'entrer ne fût pas Mme Barniski. Sa ressemblance avec "ma fiancée" était frappante... "En me voyant, elle étouffa un cri et eut comme un mouvement de recul.

"Très étonné, je m'inclinai néanmoins avec assez d'aisance. "Je vois, dis-je, que vous me reconnaissez, madame... Vous m'excusez de débarquer ainsi, sans crier gare, mais... "Je n'achevai pas. Mme Barniski était la proie d'un tel bouleversement qu'une pensée affolante me traversa l'esprit... "Mlle Elisabeth serait-elle souffrante?... m'écriai-je. "Mme Barniski ne répondit pas, et son silence augmenta mon angoisse. "Qu'y a-t-il?... Je vous en supplie, parlez !... Elle continuait à se taire, et moi, sentant l'imminence d'une catastrophe, je n'osais plus l'interroger... "Après m'avoir regardé, gênée et même presque honteuse, Mme Barniski me considéra maintenant avec des yeux très bons, où je lisais une pitié et une mélancolie infinies. "Surtout, d'une voix très douce, elle dit : "Elisabeth Barniski, c'est moi."

"Je devins extrêmement pâle. Je ne trouvais qu'un mot : "Oh !". Et dans cette exclamation, il y avait tant de douleur, tant de reproches et tant de désespoir, qu'Elisabeth vint à moi et très humblement : "Je vous demande pardon, dit-elle."

"Je voulais me raidir, dominer l'émotion qui me serrait la gorge. Je ne pus... Je pleurai... Je pleurai comme un enfant... "Puis, brusquement, je me dirigeai vers la porte. Mais, alerte, elle me barra le passage.

"Il faut que vous m'entendiez ! déclara-t-elle. Je ne veux pas que vous partiez en emportant de ma conduite une idée fautive... Bien que je vous aie dit, jamais... vous entendez ? jamais une intention de moquerie ne m'est venue à votre sujet. "Certes, au début, vos lettres m'ont amusée... Je trouvais divertissant de faire galoper votre imagination de Français... Mais aussi cela me plaisait d'avoir une place dans les pensées d'un homme tel que vous. Car, avec cette intuition que seule les femmes possèdent, j'ai tout de suite deviné votre destinée... Enfin, c'était pour moi un charme très réel de vous encourager et de vous conseiller — de loin... "Quand vous m'avez demandé ma photographie, j'ai long temps hésité. Fallait-il vous confesser la vérité ? Une coquette, en somme excusable, et la peur de perdre la petite influence que vous m'aviez laissée prendre, m'ont fait vous envoyer un portrait... vieux de trente années !... "Lorsque vous m'avez écrit que vous m'aimiez, j'ai éprouvé une fierté — non dénuée de tristesse... Et un devoir s'est imposé à moi... Ce que votre défaut d'ambition pouvait vous empêcher de faire, l'amour vous forcerait à l'accomplir. Et je vous ai ordonné de réussir... "Vous avez obéi, — bien obéi. Mais je n'avais pas prévu votre fidélité. Je me disais : "Le succès fera de lui la coqueluche des belles madames. Tant d'hommes féminins fêteront son jeune triomphe que, bientôt, il ne songera plus à son projet romantique... Il oubliera — c'est un Français ! — l'oubliera l'amie lointaine... "Vous n'avez pas oublié... Et vous voici. Et je suis toute honteuse de mes cheveux gris et de mon visage fané... Pourtant, malgré la déshérence et la peine que je vous cause, je ne regrette pas ce que j'ai fait. Non ! je ne regrette rien, car c'est un peu grâce à moi que vous êtes devenu quelqu'un. Mais je suis profondément navrée de votre chagrin... Et je vous supplie de me pardonner !"

"J'ai pardonné. "Jusqu'à sa mort, qui est survenue il y a dix ans, Elisabeth Barniski a conservé dans ma vie la place qu'elle y occupait au plus fort de mon amour... Et je n'ai jamais rien entrepris d'un peu important sans avoir, auparavant, sollicité, presque superstitieusement, son avis... "Et voilà pourquoi, mes chers amis, je ne puis vous laisser dire, sans protester, que je suis "arrivé" par mes propres forces... "Et voilà pourquoi aussi je suis resté célibataire !"

"Je devins extrêmement pâle. Je ne trouvais qu'un mot : "Oh !". Et dans cette exclamation, il y avait tant de douleur, tant de reproches et tant de désespoir, qu'Elisabeth vint à moi et très humblement : "Je vous demande pardon, dit-elle."

"Je voulais me raidir, dominer l'émotion qui me serrait la gorge. Je ne pus... Je pleurai... Je pleurai comme un enfant... "Puis, brusquement, je me dirigeai vers la porte. Mais, alerte, elle me barra le passage.

"Il faut que vous m'entendiez ! déclara-t-elle. Je ne veux pas que vous partiez en emportant de ma conduite une idée fautive... Bien que je vous aie dit, jamais... vous entendez ? jamais une intention de moquerie ne m'est venue à votre sujet. "Certes, au début, vos lettres m'ont amusée... Je trouvais divertissant de faire galoper votre imagination de Français... Mais aussi cela me plaisait d'avoir une place dans les pensées d'un homme tel que vous. Car, avec cette intuition que seule les femmes possèdent, j'ai tout de suite deviné votre destinée... Enfin, c'était pour moi un charme très réel de vous encourager et de vous conseiller — de loin... "Quand vous m'avez demandé ma photographie, j'ai long temps hésité. Fallait-il vous confesser la vérité ? Une coquette, en somme excusable, et la peur de perdre la petite influence que vous m'aviez laissée prendre, m'ont fait vous envoyer un portrait... vieux de trente années !... "Lorsque vous m'avez écrit que vous m'aimiez, j'ai éprouvé une fierté — non dénuée de tristesse... Et un devoir s'est imposé à moi... Ce que votre défaut d'ambition pouvait vous empêcher de faire, l'amour vous forcerait à l'accomplir. Et je vous ai ordonné de réussir... "Vous avez obéi, — bien obéi. Mais je n'avais pas prévu votre fidélité. Je me disais : "Le succès fera de lui la coqueluche des belles madames. Tant d'hommes féminins fêteront son jeune triomphe que, bientôt, il ne songera plus à son projet romantique... Il oubliera — c'est un Français ! — l'oubliera l'amie lointaine... "Vous n'avez pas oublié... Et vous voici. Et je suis toute honteuse de mes cheveux gris et de mon visage fané... Pourtant, malgré la déshérence et la peine que je vous cause, je ne regrette pas ce que j'ai fait. Non ! je ne regrette rien, car c'est un peu grâce à moi que vous êtes devenu quelqu'un. Mais je suis profondément navrée de votre chagrin... Et je vous supplie de me pardonner !"

CUISINE Navets au jus Les éplucher, les laver, les essuyer, les faire glacer dans du beurre avec un peu de sucre, verser dans un bon jus de rôti et un peu de bouillon, ajuster poivre, sel, laisser mijoter doucement, faire ensuite réduire à glace. Dresser les navets sur un plat, détacher la sauce avec un peu de bouillon, la verser sur les navets et servir. On peut aussi, après les avoir passés au beurre et au sucre, les mettre à cuire autour d'un morceau de viande. Petits pâtés Prendre une quantité suffisante de pâte feuilletée, l'abaisser à quatre millimètres d'épaisseur, la couper en ronds de 6 à 7 centimètres de diamètre. Faire deux abaisses pour un pâté ; mettre sur l'une, gros com-

me une petite noix de farce à godiveau, on gonfle, recouvrir avec l'autre abaisse, serrer les bords avec un mélange d'eau et de jaune d'œuf, dorer les petits pâtés avec le même mélange, mettre à cuire au four.

L'ART JEUNE.

La Royal Drawing Society vient d'ouvrir à Londres une exposition qui ne manque pas d'intérêt et encore moins d'originalité. Elle ne comprend que des œuvres de jeunesse, exécutées par des artistes dont le Benjamin est âgé de deux ans et dont le doyen en a dix-neuf. C'est, comme on voit, une exposition d'arts mineurs. Les 4,000 dessins qu'elle rassemble ont été envoyés de toutes les parties de l'Empire britannique. La Royal Drawing Society s'est mis en tête depuis plusieurs années de réformer l'enseignement de dessin et ses efforts ont été encore mieux accueillis par les enfants que par les professeurs. Le but qu'elle se propose est de développer, dès l'âge le plus tendre, la faculté d'observation et la mémoire visuelle ; les résultats obtenus sont déjà étonnants. Le record de l'extrême jeunesse appartient à M. Scott Salomon qui, âgé de deux ans et demi, a mérité une médaille d'or. Une sélection de ses œuvres se voit au Fishmongers' Hall, avec des notes marginales où sa mère, Mrs Gwladis Salomon, commente la biographie de l'artiste et ses manières successives. Le premier ouvrage de cet enfant prodige a été composé quand celui-ci avait dix-sept mois ; il le représente, dit la mère, l'idée qu'à cette époque M. Scott Salomon se faisait d'un arbre. Quelques mois plus tard, on lui suggéra de dessiner un chameau ; d'un trait sûr et délié, il figura une bosse, contrastant ainsi un goût de la synthèse qui n'appartient souvent qu'à la maturité. Un artiste plus âgé (cinq ans) expose toute une série de silhouettes féminines, coffres d'immenses chapeaux et strictement moulés dans des robes Empire ; les critiques londoniennes découvrent chez ce débutant le même sentiment du comique qu'on admire chez les caricaturistes français. Le prix d'honneur offert par la princesse Louise, a été décerné à Miss E. Susanne Gibson pour deux dessins exécutés de mémoire, trois jours après une course, et qui représentent l'un d's chevaux attelés, l'autre un cheval de selle s'enfuyant au galop. L'ensemble de l'exposition se recommande par une sincérité qui se fait de plus en plus rare dans les Salons adultes. Elle est enchantée Ruskin dont la critique est la seule chose qui manque à cette réunion de chefs-d'œuvre enfantins.

CE QUE L'ON MANGE.

"Tout ce que nous mangeons, bavons ou portons, est dénaturé par la ruse des fabricateurs." Ainsi s'exprime M. A. Staines Manders, promoteur de la "Pure Food Exhibition" qui, en mai, s'ouvrira à Londres dans le hall de la Société d'horticulture. "Je ne pouvais, ajoute-t-il, concevoir l'espérance d'organiser une exposition complète des produits falsifiés ; je n'aurais pas trouvé dans tout l'univers une galerie assez vaste pour l'abruter. Il m'a paru plus sage et plus efficace de montrer au public, à côté de la marchandise loyale, deux cents articles frauduleux à titre d'échantillons. Je ne dis pas qu'ils soient tous malsains ; mais tous sont déshonnêtes. Vous avez lu dans les journaux américains comment on falsifie la noix muscade en Océanie, dans la contrée même où elle mûrit abondamment. Il en est de même pour tout ce que nous mangeons. On fait la moutarde avec du sable, du sucre et un peu de farine ; on nous vend la farine après en avoir retiré l'amidon ; les confitures se fabriquent sans fruits ; on remplace le thé par de mauvaises herbes ; la bière, l'eau-de-vie sont des produits chimiques ; je vous scandaliserais si j'essayais de vous dire aussi qu'on élabore la confiture de fraises et les sauces en bouteilles ; le pire est que certains aliments, destinés aux malades, sont de nature à les empoisonner. Tous ces méfaits sont l'œuvre des débauchés qui, pour inspirer confiance à leur clientèle, lancent à force de réclame des "marques" qu'ils rendent célèbres et qui n'existent pas." A ces maux, M. Manders ne voit qu'un remède : l'aposition par le gouvernement d'un timbre de garantie. Le public payerait plus cher ; mais il aurait des produits sains. Tous les jours l'illusion de l'Etat-Provident. — Le même journal, qui publie cette interview annonce que autre exposition, "l'Exposition de la vie simple". On y verra notamment des chaussures sans cuir, faites de fibres et de papier verni, et du fromage sans lait, fabriqué avec le jus d'un arbre de Suède qui s'appelle la gobe-mouche. On assure que fromage et sautiers sont supérieurs à tout ce qu'on nous a, jusqu'à présent, vendu sous le même nom. Vérité à la Simple Life. Erreur à la Pure Food.